

Violence en milieu scolaire au Mali : quand l'école devient un espace de danger pour les plus vulnérables

Alain TOH

Amadou DIARRA

Tra Jamal SEHI BI

Lobohon Suzanne LAVRY-YAO

Serge KOUADJO

Soumaïla MORO

Béline MANZA

Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan

Bien qu'il ait des avancées significatives en matière d'accès à l'éducation en Afrique de l'Ouest, les systèmes éducatifs demeurent confrontés à des défis structurels liés à la rétention et à la protection des élèves les plus vulnérables. Au Mali, les violences basées sur le genre (VBG), la stigmatisation et la précarité socio-économique continuent de compromettre les trajectoires scolaires, en particulier celles des adolescentes enceintes, des jeunes mères et des élèves perçus comme « différents ».

L'école devrait être un havre de sécurité où les enfants et les adolescents peuvent apprendre, se développer et s'épanouir. Or, au Mali, cette promesse fondamentale est largement trahie. Cette étude, menée par Ipas Afrique Francophone en collaboration avec le Centre de Recherche pour le Développement International (CRDI), révèle une réalité alarmante : plus de 80 % des élèves du secondaire à Bamako sont victimes de violences en milieu scolaire.

Ces violences ne sont pas des incidents isolés, mais des phénomènes systémiques ancrés dans les pratiques éducatives, les normes sociales et les rapports de pouvoir inégalitaires. Elles touchent disproportionnellement les populations les plus vulnérables : les filles-mères, les adolescentes enceintes, les élèves en situation de handicap et les jeunes d'orientation sexuelle ou d'expression de genre minoritaire.

Les conséquences sont dévastatrices : dégradation de la santé mentale, risques courus en matière de santé sexuelle et reproductive, et dégradation des performances scolaires. Ces impacts compromettent le droit fondamental à l'éducation et hypothèquent l'avenir d'une génération entière de jeunes Maliens.

Ce Policy Brief entend mettre en lumière une situation critique : 80,83 % des élèves ont été exposés à au moins une forme de violence en milieu scolaire. L'intimidation (64,76 %), le châtement corporel (62,5 %) et la violence sexuelle (51,19 %) sont les formes prédominantes. Les données mettent en évidence une cartographie inégale à Bamako des violences selon les zones géographiques et des vulnérabilités accumulées pour les filles-mères, adolescentes enceintes et élèves en situation de handicap. Il interpelle sur le fait que la violence scolaire déborde l'école tout en prenant racine en son sein.

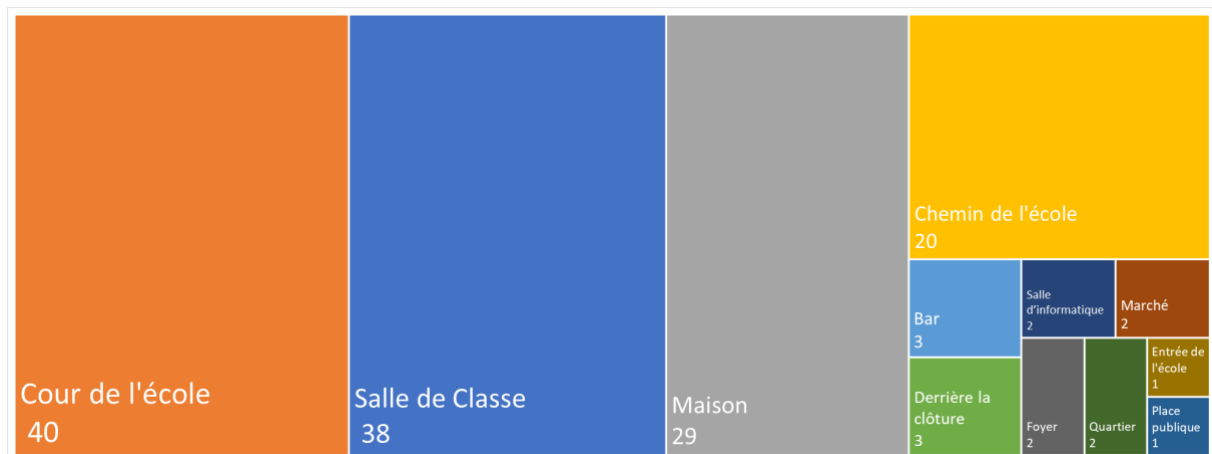
1. Cartographie des violences : rendre l'école malienne plus sûre par une lecture des espaces

La cartographie indique que la violence ne peut pas être pensée uniquement comme un problème “dans” l’école ; elle s’inscrit dans un continuum spatial qui relie l’établissement, la famille et l’environnement communautaire.

L’interprétation importante ici est que l’école agit comme un nœud de circulation des rapports sociaux violents. La cour et la classe sont censées être des espaces d’apprentissage, de surveillance et de protection ; or elles deviennent des espaces où s’exercent intimidation, humiliation, coercition et violences sexuelles. Autrement dit, l’insécurité scolaire n’est pas seulement une défaillance des dispositifs de contrôle ; elle révèle une normalisation des rapports violents dans les sociabilités adolescentes et dans certaines pratiques éducatives.

Le fait que la maison apparaisse également comme un lieu important de violence suggère qu’une partie des vulnérabilités scolaires est préparée ou prolongée dans la sphère domestique. Cela renforce l’idée que les politiques scolaires ne seront efficaces que si elles s’articulent avec les familles et les communautés.

Figure1 : Cartographie des lieux de violence



Ces espaces sont associés à des expériences concrètes de violence :

« *Quand on arrive derrière les bâtiments, il y a des gens qui te menacent ou t’embêtent...* »

« *Sur le chemin de l’école, il y a des gens qui t’insultent ou te suivent...* »

La violence est donc spatialement organisée et prévisible. Les espaces non surveillés deviennent des lieux d’exercice du pouvoir : « *Là où il n’y a pas les professeurs, c’est là que les autres profitent pour se moquer ou faire du mal...* »

Ces propos montrent que la violence est liée à l’absence d’autorité et les élèves développent une conscience des espaces dangereux. L’école produit des territoires d’impunité. Cette lecture de l’espace montre que l’Etat devrait **agir sur les espaces à risque en prenant** des mesures pour mettre en place une surveillance ciblée et une sécurisation des zones isolées.

2. Faire de l’école malienne un espace sûr, inclusif et protecteur pour tous les élèves, notamment pour les filles enceintes ou mère, les personnes en situation de handicap et les personnes particulières

Les violences subies par les plus vulnérables ne sont pas abstraites, elles sont vécues, ressenties et intégrées dans le quotidien scolaire.

Les élèves perçus comme différents subissent des violences constantes. Un élève en situation de handicap témoigne des obstacles structurels. La violence n'est pas seulement un acte, elle est un processus. Elle produit exclusion, peur, invisibilité, rupture scolaire.

Les expériences décrites ci-après montrent que les violences entraînent un retrait social, une perte de confiance, voire un désengagement scolaire chez les élèves victimes.

Dès lors, l'école cesse d'être inclusive.

Les témoignages des victimes révèlent une violence répétée, intégrée dans le quotidien, comme on peut le voir à travers les propos suivants :

« Quand le jour de l'école arrive, j'ai peur de tout ça. » « On m'insultait tellement souvent en classe... je me cachais dans des coins pour pleurer... »

« Surtout mes camarades... ils se moquent de moi... tout le temps je suis dans mon coin ».

« Bon, au début de la rentrée scolaire beaucoup des élèves me regardent en disant comment une petite fille peut avoir une grossesse et j'ai été vraiment choquée. L'année dernière je ne sentais rien mais cette année depuis que je suis arrivée les élèves se moquent de moi, même les gens dans le quartier se moquent de moi, regarder comment une petite fille a eu une grossesse, vraiment j'ai eu honte. » « Quand on parlait de grossesse, tout le monde me regardait... » ; « On disait que je suis venue à l'école pour me prostituer... ». « Tous les jours, il y a des moqueries... » ; « C'est comme si c'était normal... personne ne dit rien... ».

« ...Souvent le maître me dit qu'il aurait été préférable que je reste à la maison au lieu de faire ce long voyage pour venir dormir en classe. [...] Ce sont les difficultés de mes parents et celles de ma grande sœur, je loge maintenant chez ma sœur grande et c'est elle qui me traite mal le plus. Y a aussi les moqueries des élèves et ça m'a fait m'isoler. »

« Il m'arrive que dans la classe, pendant certaines matières, je suis exclue, c'est dû au système de pauvreté du pays parce que lors de ces matières, il n'y a pas matériel adapté pour nous permettre de suivre ces cours. Il n'y a pas des moyens pour mettre ces matériels pédagogiques à notre disposition, donc nous sommes exclus lors de ces matières. Vraiment je me sens très mal, en cas de travaux de groupe, ou de lecture du texte, il y a souvent des problèmes. »

Une autre décrit la stigmatisation quotidienne : *« Pour moi c'est à tous les niveaux (cours, classe), chaque fois que je passe, certains élèves se moquent en me traitant de petite taille qui fait la classe de terminale. Est-ce que cela leur regarde, ne serait-il pas une déformation divine. » ; « Les élèves qui bégayent... sont toujours la cible des moqueries... » ; « On m'appelle 'pain 25', 'pygmée'... » ; « Je suis toujours dans mon coin... »*

« On te dit : comporte-toi comme un homme... » ; « Quand on te voit efféminé, on pense directement que tu es "pédé"... »

« Bon, je me sens les deux. Des fois je peux m'habiller comme un garçon, généralement je m'habille comme un garçon parce que ce sont des habillements dans lesquels on peut être à l'aise, quand j'envie d'être fille, je peux porter des habillements des filles ou faire des choses des filles comme faire les maquillages, me faire les ongles. Tout ça ce n'est pas une question de genre, on peut être les deux à la fois sans être discriminé il faut que les gens sachent ça. ».

Ces propos montrent que la violence cible l'identité, produit de la honte, détruit l'estime de soi.

Une jeune fille décrit les effets psychologiques d'une bagarre : *"J'ai eu d'anxiété après la bagarre. J'ai beaucoup regretté parce que, je n'aime pas me battre. Mais si je pense à cette bagarre, je ne me sens pas à l'aise jusqu'à ce que la nuit je ne dormais pas bien. Je pensais toujours à cette bagarre, je me disais que j'ai mordu la fille que va dire ces parents. Ça m'arrive à penser la nuit quand je je suis couché."* (Enquête qualitative Ipas Mali, 2025)

La violence en milieu scolaire au Mali est un phénomène systémique affectant plus de 4 élèves sur 5. Certains groupes comme les filles-mères, élèves handicapés et jeunes d'orientation sexuelle minoritaire sont doublement vulnérables avec des impacts durables sur la santé mentale, la santé sexuelle et la réussite scolaire.

Les verbatims recueillis mettent en évidence une violence basée sur le genre en milieu scolaire malien qui s'inscrit dans le quotidien des élèves et tend à se normaliser à travers l'inaction des pairs et des adultes. Les moqueries, insultes et regards stigmatisants ciblent particulièrement les adolescentes enceintes, révélant un contrôle social du corps féminin et une moralisation de leur sexualité, générant honte et isolement.

Les propos traduisent une transformation profonde du rôle de l'école. Elle n'est plus seulement un espace d'apprentissage, mais aussi un espace d'angoisse. Les violences verbales, physiques et sexuelles sont fréquentes et souvent perçues comme normales. Cette normalisation est centrale et réduit les possibilités de dénonciation et installe un climat d'impunité. La violence devient une norme sociale intériorisée. La répétition de ces violences en fait une pratique routinisée, et non un événement isolé. La grossesse est perçue comme un stigmate public.

Élèves en situation de handicap font face à surexposition plus significative de violence. En effet, la violence s'étend de manière intersectionnelle aux élèves en situation de handicap, à ceux présentant des différences physiques ou des personnes particulières par leur apparence physique, traduisant une forte normativité sociale et scolaire. L'institution éducative, loin de jouer un rôle protecteur, participe parfois à cette violence par des pratiques discriminatoires ou par l'absence de dispositifs inclusifs, notamment à travers l'insuffisance de matériels adaptés. Les élèves concernés développent des stratégies de retrait, se mettant « dans leur coin » pour se protéger, ce qui accentue leur marginalisation.

Les effets psychologiques sont profonds, marqués par l'anxiété, la peur de l'école et des troubles du sommeil, compromettant leur bien-être et leurs apprentissages. Cette situation illustre un continuum de violences, allant du symbolique au structurel, qui restreint les capacités d'agir des élèves et compromet leur maintien dans le système scolaire. Ainsi, l'école apparaît

comme un espace de reproduction des inégalités sociales et de genre, en contradiction avec les principes d'inclusion éducative.

Cette réalité dénote une nécessité de réforme du système éducatif qui exige une action urgente et coordonnée au niveau gouvernemental. Seule une approche inclusive, protectrice et fondée sur l'égalité permettra de faire de l'école un espace de sécurité et d'épanouissement pour tous.

Celle-ci passe par une lutte contre la stigmatisation à travers des campagnes de sensibilisation et l'engagement à une éducation à la diversité, par l'intégration d'un soutien psychologique via la mise en place de cellules d'écoute et d'accompagnement.